

est mort. Il a été tiré par un coup de fusil ; il a dû avoir couru longtemps après avoir été frappé. Il a le col et la poitrine couverts de bave ensanguantée. Il venait directement de l'ouest, continua-t-il, après avoir examiné la direction des pistes, car un chevreuil quand il se sent frappé mortellement court droit devant lui, sans dévier ni à droite ni à gauche, jusqu'à ce qu'il tombe épuisé pour mourir. Il est possible qu'il ait été tiré par quelqu'un de nos gens, peut-être par quelques sauvages hurons qui quelquefois viennent près d'ici pour faire la chasse. Demain au jour, si ce sont les sauvages, ils se mettront sur les traces du chevreuil ; nous pourrions peut-être les rencontrer, quoique ce ne soit pas probable, vu qu'aussitôt la lune levée nous nous mettrons en route. Nous allons rappeler les chiens, Bibi, et nous les attachons pour qu'ils ne se gorgent pas outre mesure. Ils ont assez mangé, il faut qu'ils reposent trois à quatre heures avant notre départ.

Il fut fait ainsi que l'avait recommandé Colas.

Vers deux heures après minuit, Colas réveilla Bibi qui cette fois dormait profondément. Les chiens bien reposés furent attelés, et l'on se remit en route, Colas suivant exactement les signaux du sentier à un train modéré. Quand il fut sorti du bois, il les laissa prendre leur grand train de galop sur le lac grand Opéongo. Il n'était que trois heures de l'après-midi quand il aperçut le signal de correspondance de Simoneau. Il charcha vite la feuille de bouleau et lut : " Rien qui vaille la peine d'être mentionné. Tout va bien ; nous partons pour la Cave. Comme nous quittons la glace pour prendre le bois, les hommes vont couper les branches qui seront visibles au-dessus de la croûte le long du sentier".

Il était près de minuit quand enfin Colas et Bibi arrivèrent à la Cave, n'ayant pu, dans le bois, suivre le sentier qu'au pas durant la nuit, marchant en raquette au devant des chiens, Médor fouillant la forêt de tous côtés. Colas avait donné le signal de son approche, c'était un sifflement aigu, fort et prolongé, répété à trois reprises différentes. La sentinelle placée à la porte de la Cave au premier sifflement reconnut le signal et en donna aussitôt avis à ceux qui étaient au-dedans. Simoneau et tous ses hommes étaient sortis, quelques-uns tenant à la main des torches allumées qui éclairaient vivement l'entrée de la cave.

Ce fut pour tout le monde une grande joie de se revoir après une si longue séparation, surtout dans les circonstances où ils se trouvaient, si près des sauvages ennemis qu'ils pouvaient s'attendre à rencontrer d'un jour à l'autre, même d'un moment à l'autre. Colas arrivé, il leur semblait que les dangers avaient, sinon disparu, du moins perdu la plus grande partie de leur imminence. Et Bibi, malgré sa confiance en son bourgeois, était d'opinion qu'il y avait plus de sécurité au milieu d'une vingtaine de robustes et braves compagnons dans une bonne et large cave naturelle, au flanc d'un rocher, que d'être, lui second, sous une campe de branches de sapin, au milieu de forêts interminables où l'on entendait des bruits étranges qui vous faisaient courir des frissons dans les veines, quand

on ne savait pas que c'étaient des chiens à la curée qui les causaient. Il n'y eut pas jusqu'aux chiens qui ne fussent choyés et caressés en attendant un bon souper qu'on leur préparait. Des brassées de sapin sec, lancées sur le foyer, jetaient une joyeuse clarté, et, comme le remarqua Bibi, répandaient dans la cave une bienfaisante chaleur qui n'était pas à dédaigner.

Les deux parts furent bientôt au courant de tout ce qui leur était arrivé durant leur voyage. Simoneau mit Colas au fait de ce qu'il avait remarqué. Colas le félicita sur sa célérité et l'excellence du travail exécuté par ses hommes ; puis il exprima aux hommes combien il était satisfait de leur conduite.

—Mais où est donc grand Pierre ? continua-t-il, en s'adressant à Simoneau.

—Il est parti aussitôt notre arrivée pour aller tendre ses collets ; il faisait encore grand jour ; il devrait être de retour. C'est lui qui nous fournit notre nourriture ; vous voyez ces lièvres et ces perdrix, c'est le produit de sa chasse.

Après un copieux repas auquel les arrivants comme les arrivés firent honneur, les hommes, les uns après les autres, s'étendirent enveloppés de leur couverture, les pieds tournés vers le feu, sur d'épais matelas de branches de sapin, et s'endormirent profondément, sans en excepter Bibi.

Colas s'entretenait depuis longtemps avec Simoneau quand on entendit la sentinelle crier : "Ohé !" Il n'y eut pas de réponse, mais peu d'instants après on vit un homme apparaître à l'entrée de la cave. C'était grand Pierre. Il avait, comme de coutume, l'air grave ; il s'avança vers Colas dont il prit la main que celui-ci lui tendait, puis s'assit auprès du feu sans rien dire. Colas qui connaissait ses manières, continua sa conversation avec Simoneau. Après avoir fumé une dizaine de minutes, grand Pierre dit :

—J'ai vu Hurons.

—Où ? dit Colas.

—Une heure d'ici ; de l'autre côté de la rivière. Chef bien en colère ; il va au lac Nipissing, à la bourgade du Lièvre.

—Connais-tu le chef ?

—Oui, Kondiaronk.

—Ah ! Sais-tu pourquoi il était en colère ?

—Il faisait la chasse sur la mer d'eau douce, quand les Iroquois ont volé ses pièges. Il n'a que cinquante jeunes gens avec lui ; il va chercher les Français et les Algonquins, qui sont à la bourgade du Lièvre, pour reprendre ses pièges aux Iroquois.

—As-tu appris si ce sont nos gens avec nos canots qui sont à la bourgade du Lièvre ?

—Oui.

—Sais-tu combien de nos canots ont été enlevés par les Iroquois ?

—Sais pas ; Kondiaronk sait pas. J'ai pas voulu dire à Kondiaronk que tu venais ici, pour ne pas faire connaître la cave. Il va droit à la bourgade. Ses traînes sont chargées de peaux de rat musqué.

—Quelle distance y a-t-il d'ici à la bourgade ?

—Par la route que va prendre Kondiaronk, une